

« Les Vilaines », de Camila Sosa Villada : manifeste pour les trans divines

Par Ariane Singer (collaboratrice du « Monde des livres »), [Le Monde](#), 6 mars 2021

HISTOIRE D'UN LIVRE. Camila Sosa Villada s'inspire de son passé de prostituée et de la légende d'une sainte argentine pour « Les Vilaines », hommage empreint de magie aux travailleuses du sexe.



Lors de la Marche des fiertés de Buenos Aires, en novembre 2019. ZUMA/SPLASH NEWS/ABACA

L'invocation des saints peut être un formidable accélérateur de carrière littéraire. L'écrivaine argentine transsexuelle Camila Sosa Villada en sait quelque chose. Le succès de son premier roman, *Les Vilaines*, qui narre avec onirisme la vie d'un groupe de prostituées travesties œuvrant dans le parc Sarmiento, à Cordoba, doit beaucoup à la Difunta Correa (« défunte Correa »), une sainte très populaire en Amérique latine. C'est cette figure que les parents de l'autrice sont allés prier en son sanctuaire, en 2009, pour que leur fille Camila, née Cristian, en 1982, cesse de se livrer à la prostitution, activité qu'elle pratiquait depuis ses 18 ans, parallèlement à ses études universitaires. Ils craignaient qu'on ne la retrouve un jour gisant dans un fossé.

Vœu exaucé

Douze ans plus tard, leur vœu est exaucé. L'autrice a pu abandonner le travail sexuel après avoir triomphé avec une première pièce de théâtre où elle racontait sa vie, et mêlait à son récit des textes de [Federico Garcia Lorca](#). Elle a surtout eu la riche idée d'exploiter à des fins littéraires l'histoire de la fameuse Difunta Correa, dont la légende dit que, partie à la recherche de son mari, fait prisonnier pendant les guerres civiles argentines du XIX^e siècle, elle fut retrouvée morte dans le désert, son bébé, vivant, tétant toujours son sein.

Après avoir fait d'elle la protagoniste d'un spectacle de cabaret, où elle apparaissait sous les traits d'une travestie, Camila Sosa Villada s'est prise à imaginer le devenir du bébé s'il avait été trouvé dans le parc Sarmiento. La rencontre avec l'écrivain et éditeur argentin Juan Forn, venu voir la pièce, s'est avérée décisive. « *Il m'a demandé de lui envoyer ce que j'avais écrit de plus original : c'était cette histoire-là. J'ai poursuivi la rédaction du livre jusqu'à la fin* », retrace-t-elle pour « Le Monde des livres », depuis Cordoba.

Lectrice passionnée de Marguerite Duras, Camila Sosa Villada dit avoir écrit sans plan, « à l'aveugle », comme son modèle français, en se fiant aux suggestions de son éditeur

Les Vilaines, réédité une dizaine de fois en Argentine et traduit dans une demi-douzaine de langues, a bousculé le paysage littéraire latino-américain par la puissance de son imagination et l'inventivité de sa narration, et a été comparé aux livres de Jean Genet ou de l'auteur chilien gay Pedro Lemebel. Lectrice passionnée de Marguerite Duras, Camila Sosa Villada dit avoir écrit sans plan, « à l'aveugle », comme son modèle français, en se fiant aux conseils et aux suggestions de son éditeur, qui l'a notamment incitée à relater les épisodes de sa propre jeunesse, dans une famille modeste marquée par l'alcoolisme et la violence. Mais loin d'un récit autobiographique, l'autrice, qui dit écrire « *depuis aussi longtemps [qu'elle s'en] souvienn*e », revendique un véritable travail de fiction, inspiré de ce qu'elle a vécu dans la rue. Pour la Tante Encarna, sorte de bienfaitrice des prostituées, qui les accueille dans sa

pension et veille à leur bien-être permanent, elle s'est nourrie, dit-elle, « *des meilleures qualités [qu'elle ait] pu trouver chez les travesties [qu'elle a] rencontrées* ». Idem pour les « *hommes sans tête* », des réfugiés d'Afrique au caractère doux, qu'elle a conçus comme un condensé de tous les hommes qu'elle a aimés et qui l'ont aimée.

Sans misérabilisme

Avec son bébé se nourrissant au sein – en silicone – d'une mère née homme, et ses prostituées se transformant en oiseau ou en loup-garou, le roman emprunte beaucoup à une forme de réalisme magique. L'influence de Garcia Marquez, le premier auteur qu'elle ait lu « *avec dévotion* » à l'adolescence ? La romancière cite plus volontiers celle de [Doris Lessing](#), qui l'a beaucoup marquée « *par sa peinture d'un monde postapocalyptique, rempli de dangers, où les animaux ne savent plus s'ils sont chiens, chats ou chevaux* ». Mais c'est surtout autour d'elle qu'elle a puisé le côté fantastique qui imprègne son récit en le faisant basculer du côté du conte. Les sortilèges de sa grand-mère analphabète, dessinant une croix de cendres sur le sol pour que cesse l'orage, les dires d'un oncle ayant passé un pacte avec le diable... une partie de cette enfance où réalité et surnaturel se mêlaient rejaillit dans *Les Vilaines*. Comme resurgissent les impressions qu'éprouva l'écrivaine à ses débuts de prostituée. « *Les travesties que j'ai connues lorsque j'ai commencé à travailler me semblaient des êtres venus d'un autre monde. Bien que vêtues de simples sous-vêtements, elles ne connaissaient pas le froid, et quand la police venait nous chasser, elles couraient sur leurs talons aiguilles avant de grimper aux arbres et d'y disparaître, comme des oiseaux.* »

Si le roman dénonce les persécutions dont sont victimes les travailleuses du sexe, cibles de préjugés et de violences en Amérique latine, il échappe à tout traitement misérabiliste. La romancière explique que le travail thérapeutique qu'elle a mené lui a permis d'évacuer les traumatismes liés à son ancienne profession. Considérant son livre comme un manifeste en faveur des travesties et des trans, elle les a volontairement imaginées comme un groupe soudé, doté de ses propres rites, de sa prêtresse et de sa religion, aussi païenne que joyeuse et rassurante. « *J'avais besoin de leur donner une spiritualité, quelque chose qui les connecte à un autre univers. C'était une façon de leur rendre une forme de justice qui aurait à voir avec la beauté. Une justice qui ait plus de valeur que celle de nos gouvernements ou de ceux qui nous ont fait du mal* », souligne-t-elle. Entre enfer et paradis, *Les Vilaines* leur offre la possibilité d'une existence digne.

CRITIQUE

Une belle crudité

« *Les Vilaines* » (Las malas), de Camila Sosa Villada, traduit de l'espagnol (Argentine) par Laura Alcoba, Métailié, 208 p., 18,60 €, numérique 13 €.

Dans la ville argentine de Cordoba, la découverte d'un bébé abandonné au cœur du parc Sarmiento met en émoi le groupe de prostituées travesties qui y travaille. Adopté clandestinement par l'une d'entre elles, la Tante Encarna, cet enfant, rebaptisé à juste titre « *Eclat des Yeux* », égaiera le quotidien de ces femmes nées dans un corps d'homme, dont la vie est marquée par la violence, la drogue et la précarité. Loin d'une peinture sordide des bas-fonds argentins, Camila Sosa Villada, ex-prostituée elle-même, réussit à faire de cette histoire un récit d'une poésie intense, éclairant la profonde solidarité entre ces travailleuses du sexe que la société met à l'index alors même qu'elle les sollicite. Des recoins du parc à la pension de famille où la Tante Encarna accueille et protège ces filles, la romancière souligne la communauté de destin des « *trans* », et leur rage à survivre ensemble dans un monde hostile.

A mi-chemin entre le témoignage romancé et le conte inspiré du réalisme magique latino-américain, *Les Vilaines* joue habilement des contrastes entre réalité de la rue et rêve de bonheur, crudité d'un langage explicite et beauté d'un univers résolument théâtral, quête de plaisir et sentiment harassant de solitude. Un portrait puissant des marges, qui est aussi un manifeste contre leur diabolisation.

EXTRAIT

« *Nous sommes des êtres de la nuit, pourquoi le nier. Nous ne sortons pas durant la journée. Les rayons du soleil nous affaiblissent, révèlent les indiscretions de notre peau, l'ombre d'une barbe, les traits indomptables des hommes que nous ne sommes pas. Nous n'aimons pas sortir le jour car les gens réagissent face à toutes ces révélations, ils nous rejettent avec leurs insultes, ils veulent nous ligoter et nous attacher dans les squares. Le mépris est manifeste, l'affront qui consiste à nous dévisager et à ne pas en éprouver de la honte.*

« *Nous n'aimons pas sortir durant la journée car les dames de la bonne société, ces dames qui vont chez le coiffeur et portent des gilets raffinés, nous condamnent pour scandaleuses. Elles nous montrent de leurs doigts de harpies et nous transforment en statues de sel (...).* »

« *Les Vilaines* », page 107